

ALPHONSE

ALLAIS

DEUX ET DEUX

FONT CINQ

Alphonse Allais

Deux et deux font cinq

«Public Domain»

Allais A.

Deux et deux font cinq / A. Allais — «Public Domain»,

Содержание

POLYTYPIE	5
ET DAUDET?	7
ANTIBUREAUCRATIE	9
CORRESPONDANCE ET CORRESPONDANCES	11
LE MYSTÈRE DE LA SAINTE-TRINITÉ DEVANT LA JEUNESSE	13
CONTEMPORAINE	
LA VAPEUR	15
LA VAPEUR	16
L'ACIDE CARBONIQUE	18
THE PERFECT DRINK	21
CONTE DE NOËL	23
DÉBUT DE M. FOC DANS LA PRESSE QUOTIDIENNE	25
UN REMÈDE ANODIN	26
PHILOLOGIE	28
FRAGMENT DE LETTRE DE M. FRANC-NOHAIN	30
UN EXCELLENT HOMME DISTRAIT	32
CONTRÔLE DE L'ÉTAT	34
UN HONNÊTE HOMME	36
DES GENS POLIS	38
TRIBUNAL CORRECTIONNEL DU HAVRE	39
LE CAPTAIN CAP	41
VÉRITABLE RÉVOLUTION	43
Конец ознакомительного фрагмента.	45

Alphonse Allais

Deux et deux font cinq / oeuvres anthumes

POLYTYPIE

Je le connus dans une vague brasserie du quartier Latin.

Il s'installa près de la table où je me trouvais, et commanda six tasses de café.

–Tiens, pensai-je, voilà un monsieur qui attend cinq personnes.

Erronée déduction, car ce fut lui seul qui dégusta les six *moka*, l'un après l'autre, bien entendu, car aurait-il pu les boire tous ensemble, ou même simultanément?

S'apercevant de ma légère stupeur, il se tourna vers moi, et d'une voix nonchalante, qui laissait traîner les mots comme des savates, il me dit:

–Moi... je suis un type dans le genre de Balzac... je bois énormément de café.

Un tel début n'était point fait pour me déplaire. Je me rapprochai.

Il demanda *de quoi écrire*.

Les premières phrases qu'il écrivit, il en froissa le papier et le déjeta sous la table.

Ainsi fut de pas mal de suivantes. Les brouillons de lettres jonchaient le sol.

De la même voix nonchalante, il me dit:

–Moi... je suis un type dans le genre de Flaubert... je suis excessivement difficile pour mon style.

Et nous nous connûmes davantage.

Comme une confiance en vaut une autre, je lui avouai que j'étais né à Honfleur. Une moue lui vint:

–Moi... je suis un type dans le genre de Charlemagne... je n'aime pas beaucoup les Normands. Le malentendu s'éclaircit, et je sus d'où il était:

–Moi... je suis un type dans le genre de Puvis de Chavannes... je suis né à Lyon.

Son père, un boucher des Brotteaux, avait tenu à ce qu'il débutât dans la partie:

–Moi... je suis un type dans le genre de Shakespeare... j'ai été garçon boucher.

De la bonne amie qu'il détenait, voici comment j'appris le nom:

–Moi... je suis un type dans le genre de Napoléon I^{er}... ma femme s'appelle Joséphine.

La susdite le trompa avec un Anglais. Il n'en ressentit qu'une dérisoire angoisse.

–Moi... je suis un type dans le genre de Molière... je suis cocu.

Joséphine et lui, d'ailleurs, n'étaient point faits pour s'entendre. Joséphine avait la folie des jeunes hommes à peau très blanche. Et il ajoutait:

–Moi... je suis un type dans le genre de Taupin...

(Le reste de la phrase se perdit dans la rafale.)

Nous résolûmes, un jour, de déjeuner ensemble... Rendez-vous à midi précis, j'arrivai à midi et une minute.

Il tira froidement sa montre:

–Moi... je suis un type dans le genre de Louis XIV... j'ai failli attendre.

De la sérieuse ophtalmie qu'il avait eue, il se voyait presque guéri, et s'en félicitait de la sorte, variant sa formule, un peu:

–Moi... je ne voudrais pas être un type dans le genre d'Homère ou de Milton.

Et puis, tout à fait éteint en son cœur le souvenir de Joséphine, il en aima une autre.

Laquelle ne voulut rien savoir.

Alors, il la tua.

Et ce fut l'arrestation.

Pressé de questions par le juge d'instruction, il se contenta de répondre:

–Moi... je suis un type dans le genre d'Avinain... je n'avoue jamais.

Et ce fut la cour d'assises.

Là, il voulut bien parler.

–Moi... je suis un type dans le genre d'Antony... Elle me résistait, je l'ai assassinée!...

Le jury n'admit aucune circonstance atténuante. La mort!

Mal conseillé, Félix Faure ne sut point le gracier.

Pauvre gars! Je le vois encore, Pierrot blême, les mains liées sur le dos, les pattes entravées, sa malheureuse chemise à grands coups de ciseaux échanquée.

Au tout petit jour, les portes de la Roquette s'ouvrirent.

Il m'aperçut dans l'assistance, se tourna vers moi, et d'une voix nonchalante qui laissait traîner les mots comme des savates, il me dit:

–Moi... je suis un type dans le genre de Jésus-Christ... je meurs à trente-trois ans.

ET DAUDET?

—Et Daudet? me demanda le capitaine Flambeur.

—Daudet? m'interloquai-je. Quel Daudet?

—Eh bien! Daudet, parbleu, l'auteur, Alphonse Daudet!

—À propos de quoi me parlez-vous de Daudet?

—Pour savoir s'il est un peu *recalé*.

—Recalé?... Daudet?...

Alors, subitement, une flambée de ressouvenance m'éclaira.

—Ah! oui, Daudet!... Eh bien! oui, il est, tout à fait *recalé* maintenant!

—Tant mieux! Tant mieux! Pauvre gars!

Pour la clarté de ce récit, comme dit Georges Ohnet, il nous faut revenir de quelques années en arrière.

Le père Flambeur, un vieux capitaine au long cours de mon pays, le meilleur homme de la terre, extrêmement rigolo (ce qui ne gâte rien), débarqua un jour à Paris, pour voir l'Exposition de 1889.

(Le but de ce voyage m'évite la peine de vous indiquer la date.)

Tout de suite, il arriva au *Chat Noir* où je tenais mes grandes et petites assises et me promut son cicerone.

J'acceptai avec joie, le père Flambeur étant un joyeux et dépensier drille, moi pas très riche, à l'époque (et pas davantage, d'ailleurs, maintenant)¹.

Ce vieux loup de mer avait une manie étrange: connaître des grands hommes.

Je lui en servis autant qu'il voulut.

À vrai dire, ce n'étaient point des grands hommes absolument authentiques, mais les camarades se prêtaient de bonne grâce à cette innocente supercherie, qui n'était point sans leur rapporter des choucroutes garnies et des bocks bien tirés.

—Mon cher Zola, permettez-moi de vous présenter un de mes bons amis, le capitaine Flambeur.

—Enchanté, monsieur.

Ou bien:

—Tiens, Bourget! Comment ça va?... M. Paul Bourget... Le capitaine Flambeur.

—Très honoré, monsieur.

Émile Zola, autant que je puis me le rappeler, était représenté par mon ami Georges Moynet, avec lequel il a une vague analogie.

Quant à Bourget, son pâle sosie se trouvait être une manière de peintre hollandais dont j'ai oublié le nom et qui n'a pas dégrisé pendant les deux ou trois ans qu'il passa à Paris.

Et le reste à l'avenant.

Le malheur, c'est que le capitaine Flambeur avait meilleure mémoire que moi et me mettait parfois dans un cruel embarras.

—Tiens, s'écriait-il tout haut, voilà Pasteur qui entre!... Hé! Pasteur, un vermouth avec nous, hein!

Régulièrement, Pasteur acceptait le vermouth, à condition que ce fût une absinthe.

Pardon, Zola! Pardon, Bourget! Pardon, Pasteur! Et pardon tous les autres, littérateurs, poètes, peintres, savants, membres de l'Institut ou pas!

Un jour, au tout petit matin...

(Étions-nous déjà levés, ou si nous n'étions pas encore couchés? Cruelle énigme!)

Un jour, au tout petit matin, nous passions place Clichy, sur laquelle se dresse la statue du général Moncey (et non pas Monselet, comme prononce à tort ma femme de ménage).

¹ Depuis que ces lignes furent écrites pour la première fois, un riche mariage a sensiblement amélioré ma situation.

Le piédestal de cette statue est garni d'un banc circulaire en granit, sur lequel des vagabonds s'étaient volontiers pour reposer leurs pauvres membres las.

Un nécessiteux dormait là, accablé de fatigue.

Son chapeau avait roulé à terre, un ancien chapeau chic, de chez Barjeau, mais devenu tout un poème de poussière de crasse.

Et, au fond du chapeau, luisaient encore, un peu éteintes, deux initiales: A. D.

–Tenez, capitaine Flambeur, regardez bien ce bonhomme-là. Je vous dirai tout à l'heure qui c'est.

–Qui est-ce?

–Alphonse Daudet.

–Alphonse Daudet!... Celui qui a fait *Tartarin de Tarascon*?

–Lui-même!

–C'est vrai, pourtant. Voilà son chapeau avec ses initiales... Ah! le pauvre bougre!... Mais il ne gagne donc pas d'argent?

–Si, il gagne beaucoup d'argent, mais, malheureusement, c'est un homme qui *boit*!

–C'est égal, c'est bien triste de voir un homme de cette valeur-là dans cette purée!

–Ah! oui, bien triste! Mais, pour moi, un homme qui *boit* n'est pas un homme intéressant.

–Je ne vous dis pas, mais... si on le réveillait pour lui payer à déjeuner?

–Gardez-vous-en bien! Daudet est malheureux, mais très fier.

Alors, très discrètement, le bon papa Flambeur tira une pièce de cent sous de son porte-monnaie et l'inséra dans la poche de l'auteur des *Kamtchatka*.

J'avais oublié cette histoire: il a fallu, pour me la rappeler, que le capitaine Flambeur me demandât, l'autre jour:

–Et Daudet?

ANTIBUREAUCRATIE

Ma jument baie cerise était atteinte de coqueluche, et mon alezan hors de service à la suite de chagrins d'amour. Quant à mes robustes perchérons, impossible de compter sur eux, totalement abrutis qu'ils sont par la lecture à haute voix, devant eux, de la chronique d'un penseur bien personnel et profond.

D'autre part, je me trouvais dénué des deux francs nécessaires à la mobilisation d'un fiacre!

Alors, quoi?

Aller à pied, dites-vous?

J'aurais bien voulu vous y voir.

C'était loin, où j'allais, très loin, dans un endroit situé à une portée de fusil environ et deux encâblures du tonnerre de Dieu! je résolus donc de prendre l'omnibus.

Je grimpai sur l'impériale et versai quinze centimes ès-mains du conducteur.

Voilà donc une situation claire et nettement établie:

Je suis sur l'impériale, j'ai versé les quinze centimes de ma place. Je puis donc passer, la tête haute, devant l'Administration de la Compagnie des Omnibus. Bon.

Tout à coup, le temps changea et des gouttes d'eau se mirent à choir.

Or, j'avais mis, la veille, mon parapluie en gage.

(J'ai élidé l'*e* de *veille* pour que la phrase constituât un alexandrin joli et coquet.)

Je descendis dans l'intérieur du véhicule et remis ès-mains du conducteur un supplément, ou plutôt, pour employer le mot propre, un complément de quinze centimes.

Voici donc une nouvelle situation claire et nettement établie:

Je suis dans l'intérieur d'un omnibus, j'ai versé les trente centimes de ma place, je puis donc... (Voir la suite plus haut.)

L'omnibus s'arrêta: on était devant un bureau.

Une tête de brute avinée apparut, et cette tête clama sans urbanité:

–Voyageur descendu de l'impériale?

C'est à moi, s'il vous plaît, que ce discours s'adressait.

Devant cette tête de brute, cette voix éraillée et ce ton goujateux, je résolus soudain de garder un silence de sépulcre.

–Voyageur descendu de l'impériale? rogomma de nouveau le bas fonctionnaire.

Même mutisme.

Alors la discourtoisie du contrôleur s'exhala en propos blasphématoires, où le saint nom de Notre-Seigneur se trouvait fâcheusement mêlé.

Ce sacrilège n'eut point le don de m'émouvoir.

–Mais, sacré mille tonnerres de bon D... de nom de D...! Il y a ici un voyageur descendu de l'impériale! Ous qu'il est?

–C'est monsieur, intervint le conducteur en me désignant.

–C'est vous qui êtes descendu de l'impériale?

–Hein? me décidai-je à faire.

–C'est vous qui êtes descendu de l'impériale?

–Qu'est-ce que ça peut bien vous f... à vous?

–Comment, qu'est-ce que ça peut bien me f...?

–Oui, que je sois descendu de l'impériale ou de la lune.

–C'est pour le contrôle.

–Le contrôle? Quel contrôle? Est-ce que je suis chargé de faire le contrôle de votre sale guimbarde?

Nouveaux blasphèmes véhéments du contrôleur.

–Pardon! m'écriai-je, de combien est la place que j'occupe en ce moment?

–De trente centimes.

–Conducteur, combien vous ai-je versé?

–Trente centimes.

–Eh bien! alors, je ne vous dois rien, ni un sou, ni une explication. Si votre Compagnie tient tant que ça au contrôle, elle n'a qu'à mettre un contrôleur à l'impériale, un contrôleur à l'intérieur et un contrôleur sur les marches. Mais, sous aucun prétexte, je n'entends être mêlé à cette ridicule et odieuse bureaucratie.

–Enfin, voulez-vous, oui ou non, dire si c'est vous qui êtes descendu de l'impériale?

–M...!

Je dois déclarer que tout le monde dans l'omnibus me donnait tort, cohue lâche et servile d'Européens, indignes de la liberté.

Seule, une petite jeune fille, qui tenait *le Journal* à la main, semblait plongée dans une joie profonde par toute cette scène. (Si ces lignes viennent à lui tomber sous les yeux, un petit mot d'elle me fera plaisir.)

–Et puis, repris-je d'un air furibard, voilà cinq minutes que vous me faites perdre; je me plaindrai au Conseil municipal. Je suis l'ami intime de M. Pierre Baudin.

Est-ce cette menace? Est-ce le désir légitime de mettre fin à cette pénible histoire? Ne sais, mais l'omnibus se décida à partir.

Mes covoyageurs me contemplaient avec des regards de basse-cour en courroux.

Ce fut surtout le lendemain que je m'amusai beaucoup. Passant devant le bureau d'omnibus où s'était perpétré ce conflit, j'interpellai la brute avinée:

–J'ai beaucoup réfléchi depuis hier. J'aime mieux tout avouer.

–Hein?

–Le voyageur descendu de l'impériale, eh bien! c'était moi!

CORRESPONDANCE ET CORRESPONDANCES

Ma foi, tant pis! On dira ce qu'on voudra, je l'imprime toute vive cette petite lettre, sûrement pas écrite par M. Jose-Maria de Heredia, mais si rigolo!

Et puis c'est toujours ça de moins à faire, n'est-ce pas?

«Cher monsieur Alphonse Allais,

»Vous permettez, dites, que nous vous appelions *cher monsieur Alphonse Allais*, bien que nous n'ayons pas l'avantage de vous connaître; mais nous vous gobons toutes beaucoup à l'atelier et ça excuse notre familiarité.

»Chaque matin, quand on ouvre *le Journal*, tout de suite on regarde s'il y a une *Vie drôle*, et quand il y en a une, ce n'est qu'un cri:

»—Quelle histoire à dormir debout va-t-il encore nous raconter aujourd'hui, cet imbécile-là?

»Rassurez-vous, le mot *imbécile* est pris ici en bonne part, un peu comme les petites mamans qui appellent leur bébé *horreur*.

»Votre histoire d'omnibus, surtout, nous a beaucoup gondolées (*sic*), car nous les connaissons, les omnibus, et surtout le personnel des omnibus, qui se venge bêtement sur les voyageurs et les pauvres petites voyageuses des tracasseries et de l'exploitation des grosses légumes capitalistes².

»Depuis le jour où votre article sur les omnibus a paru, nous n'avons plus qu'une idée: c'est d'affoler les contrôleurs, et nous y arrivons souvent.

»Témoin, hier:

»Nous avons passé la soirée à la fête de Montmartre. Des jeunes gens très gentils, mais que nous avons tout de même plaqués brusquement, nous avaient offert un saladier chez un troquet du boulevard Rochechouart.

»(Peut-être ne savez-vous pas ce que c'est qu'un saladier³. On vous expliquera ça une autre fois.) Et ça nous avait mises en gaieté.

»Mais l'heure est l'heure, n'est-ce pas? et comme on n'a pas de landaus bouton d'or, nous grimpâmes sur le tramway *Place de l'Étoile-La Villette*, en demandant une correspondance.

»(En attendant qu'un riche Bolivien nous offre un petit hôtel rue Fortuny, nous demeurons chez nos parents, boulevard de Charonne.)

»Sur le trajet, mon amie Lucienne ne disait rien. Évidemment, elle ruminait quelque chose, mais je me demandais quoi.

»Je fus bientôt fixée.

»Nous descendîmes à La Villette, et je me disposais à me diriger vers le bureau de *La Villette-Place du Trône*, quand Lucienne m'arrêta.

»Avec un culot d'enfer, elle s'avança vers le contrôleur et lui demanda, en montrant nos deux correspondances:

»—Qu'est-ce que c'est que ces petits cartons-là?

»—Mais, mademoiselle, ce sont des correspondances.

»—Très bien!... Et ces correspondances nous donnent le droit de monter, sans rien payer, sur un omnibus qui correspond avec celui que nous quittons?

»—Parfaitement!

»—Mais, dites-moi! Ma correspondance n'est valable qu'à la condition qu'on ne quitte pas le bureau auquel on est descendu?

»—Parfaitement!

² Bravo, petites modistes, et vive la Révolution sociale!

³ Ces jeunes filles me connaissent mal.

»—Parfaitement, vous-même! Nous n'allons pas quitter le bureau pour ne pas perdre notre correspondance. Nous allons attendre ici le tramway de la Place du Trône.

»—Mais il ne passe pas ici, mademoiselle. Il faut que vous alliez le prendre au bureau là-bas.

»—Non, non, nous ne voulons pas quitter le bureau où nous sommes descendues. Notre correspondance ne vaudrait plus rien. Et puis, nous n'avons pas pris le tramway pour faire le trajet à pied.

»(Il faut vous dire, au cas où vous l'ignorerez, que le bureau de La Villette-Place du Trône est situé à plus de 100 mètres de celui de l'Étoile-La Villette auquel il correspond soi-disant.)

»Je vous fais grâce du reste du dialogue. Le malheureux contrôleur devenait fou furieux devant l'aplomb et la logique de Lucienne. Moi, j'étais malade de rire.

»À la fin, comme il fallait bien rentrer, nous prîmes notre tramway, après cette terrible menace:

»—Nous reviendrons demain avec un huissier, et si la voiture ne vient pas nous prendre ici même, nous la ferons marcher, votre sale Compagnie.

»Je ne sais pas si notre petite histoire va vous intéresser, mais, dans tous les cas, nous avons joliment rigolé, nous.

»Tâchez d'arranger ça, vous ferez plaisir à des petites jeunes filles de la rue de la Paix, qui font des chapeaux pour les belles dames et qui vous aiment bien sans vous connaître.

»Et puis, si vous étiez chic et qu'il n'y ait pas derrière vous une terrible madame Alphonse Allais, vous nous feriez signe et vous viendriez un de ces jours nous chercher pour déjeuner, en bons camarades, dans un petit endroit de la rue Saint-Honoré que nous connaissons et où on n'est pas trop mal.

»N'ayez crainte, on ne vous cramponnera pas, car il faut que nous soyons rentrées à une heure.

»N. B.—On n'est pas laides.

»À bientôt?

»*Lucienne et Moi.*»

Eh bien! c'est entendu, Lucienne et vous! Dites-moi le jour et l'endroit. On déjeunera dans le fameux petit endroit, *en bons camarades*, comme vous dites, car mon cœur, mon pauvre cœur, est devenu la propriété exclusive et définitive d'une jeune princesse toute d'ambre clair, laquelle n'aimerait pas beaucoup, je crois, que je la trompasse déjà.

LE MYSTÈRE DE LA SAINTE-TRINITÉ DEVANT LA JEUNESSE CONTEMPORAINE

Il y a deux ou trois jours, pas plus, j'ai rencontré mon jeune ami Pierre, dont j'eus l'heur de faire la connaissance à Nice, cet hiver.

Aux Champs-Élysées, mon jeune ami Pierre accompagnait, sans enthousiasme, le baby, sa sœur, qui jonchait, inerte, la copieuse poitrine de sa percheronne nounou.

Étendu sur deux chaises tangentés, Pierre affectait des attitudes plutôt asiatiques et ne semblait point s'amuser autrement.

Il m'aperçut, se décliqua, tel le ressort A. Boudin (*voyez ce ressort*) et vint vers moi, l'œil plein d'une rare désinvolture et, toute large ouverte, sa main loyale:

–Tiens, te v'là, toi!... j'suis pas fâché de te voir. Faudra venir nous dire bonjour... Tu sais que nous sommes revenus de Nice?

–Je m'en doute un peu, à ta seule rencontre.

–C'est vrai!... je suis bête... Viens nous dire bonjour... Maman te gobe beaucoup... Elle dit que rien que de voir ta bobine, ça la fait rigoler.

–Je remercierai Madame ta mère de la bonne opinion...

–Fais pas ça!... Tu seras bien avancé quand tu m'auras fait engueuler comme un pied!

–Et puis, je lui dirai aussi que tu te sers de la détestable expression *engueuler*, laquelle est l'apanage exclusif de gens de basse culture mondaine.

–Oh! la la! ousqu'est mon *monok*!... Et puis, tu sais, j' m'en fiche, tu peux lui dire tout ce que tu voudras, à maman. Quand elle est un peu fâchée, je n'ai qu'à lui passer mes bras autour du cou, je l'appelle *p'tite mère chérie*... je l'embrasse sur les yeux... Et elle ne me dit plus rien.

–Tu as de la chance d'avoir une mère comme ça.

–Eh ben! il ne manquerait plus que ça... C'est vrai, tout de même, j'ai pas trop à me plaindre... Elle est très chouette, maman!

–Dis donc, mon vieux Pierre!...

–Mon vieux Alphonse!...

–Surtout, ne va pas t'offusquer de ce que je te dirai.

–Marche toujours!

–Il me semble que tu ne me tutoyais pas à Nice?

–Ah! oui... tu ne sais pas?

–Non, je ne sais pas.

–Eh ben! mon vieux, maintenant je tutoie tout le monde!

–Tout le monde?

–Tout le monde!... Tiens, le pape arriverait, là, tout de suite, le pape lui-même, en bicyclette, et me demanderait de lui indiquer le boulevard Malesherbes, je lui dirais: «Prends la rue Royale, monte tout droit, et puis, au bout, à gauche, tu trouveras le boulevard Malesherbes.» Et, s'il n'était pas content, le Saint-Père, ça serait le même prix!

–À la suite de quelle évolution ce parti pris t'est-il venu?

–Une nuit que je ne pouvais pas dormir... J'avais pris du café chez des gens qu'on avait dîné... Maman s'était pas aperçu... Et moi, avec tout ça, j'pouvais pas m'endormir... Alors, je pensais à des tas de trucs... Tout d'un coup, je me suis dit que c'était idiot d'employer le pluriel quand on n'avait affaire qu'à un seul type... Tu comprends?

–À merveille.

–Vois-tu, comme c'est bête, quand on n'a qu'un bonhomme ou qu'une bonne femme devant soi, de lui dire: *Comment allez-vous?* Comme s'ils étaient trente-quatre mille. Alors, je me suis juré,

dans ce cas-là, de lui dire, au bonhomme, ou à la bonne femme: *Comment vas-tu?* Ceux que ça épate, je leur dis: Vous vous croyez donc des tas?

–Bravo, mon vieux Pierre, tu te rapproches de la nature, et de la raison.

–Et puis, tu sais, on m'en fait pas démordre!... Ainsi, l'autre jour, en plein catéchisme, j'ai tutoyé le *ratichon*.

–Le...?

–Le *ratichon*... le curé, quoi! Si t'avais vu sa bobine!...

–Tu vas donc au catéchisme?

–Oh! m'en parler pas! C'est assez rasoir!... Je comprends pas que des parents, qui se vantent d'être des gens sérieux, peuvent abrutir des pauv'gosses comme nous à toutes ces... Tiens, j'allais encore employer un mot de basse culture mondaine, comme tu dis.

–Ne te gêne pas avec moi.

–Ce matin, c'était le mystère de la Sainte-Trinité. Te souviens-tu du mystère de la Sainte-Trinité?

–Brumeusement.

–C'est crevant!... Le Père, le Saint-Esprit, le Fils!... Le Père a engendré le Saint-Esprit en se contemplant lui-même... Toi, qui commences à être un vieux type, tu comprends pas grand'chose à ça, déjà? Alors, quoi, nous, les mômes!... Et après, le Père a contemplé le Saint-Esprit, et ils ont engendré le Fils!... C'est dommage, dis donc, qu'on n'ait pas organisé des trains de plaisir pour assister à ça, hein?... Ils sont trois et ils ne sont qu'un... Ils ne sont qu'un et ils sont trois!... Arrange ça... Moi, encore, je ne suis pas trop bête, j'en prends et j'en laisse; mais, autour de moi, au catéchisme, il y a un tas de petites gourdes qui en deviennent *gaga*. Tiens, veux-tu que je te dise?... Seulement, tu le répéteras pas à p'tite mère, qui coupe un peu dans ces godants-là?

–Tu parles dans l'oreille d'un sépulcre.

–Eh ben! le mystère de la Sainte-Trinité...

–Dis.

–Ça manque de femmes!

LA VAPEUR

Il n'y a qu'à moi que ces veines arrivent.

J'ai rencontré, hier, Valentine, dans des conditions exceptionnellement avantageuses qu'on va pouvoir apprécier plus bas.

Valentine est une jeune personne de Montmartre qui se destine au théâtre.

Son physique est attrayant, ses manières sont accortes, son intelligence pétillante, mais son impudicité est notoire dans tout le neuvième arrondissement et une partie du dix-huitième (sans préjudice, d'ailleurs, pour quelques autres quartiers de Paris).

–Que fais-tu par là? m'informai-je après l'avoir baisée sur le front.

–Devine?

–Je ne suis pas somnambule.

–Je sors de chez l'oncle.

(C'est ainsi que la jeune Valentine désigne familièrement le vigoureux cénobite de la rue de Douai.)

–Tu es restée longtemps chez cet esthète?

–Dans les une heure, une heure et demie.

–Mâtin!

–Ah! dame! il n'a plus vingt ans, le pauvr' bonhomme!

–Et il t'a fait répéter *le Songe d'Athalie*?

–Non, ça n'est plus *le Songe* qui marche maintenant, c'est *les Imprécations de Camille*... Une idée à lui.

Et Valentine prit, en disant ces paroles, un air extraordinairement malin, dont je ne sus point percer le sens. Je feignis de comprendre.

Et elle ajouta:

–Ce qui m'embête le plus, c'est que je lui ai dit que je rentrais chez moi, rue Rochechouart. Alors, il m'a priée de remettre au *Petit Journal* sa chronique de demain.

–Montre.

–Ah! non, par exemple! Tu lui ferais encore des blagues, et il m'attraperait, lors de mes débuts, à la Comédie-Française.

–Poseuse, va!

Toutefois, à la suite d'habiles manœuvres, cinq minutes après ce dialogue, je détenais le manuscrit de M. Francisque Sarcey et j'en copiais le passage suivant, qu'on a pu lire, le même jour, et dans mon journal, et dans le *Petit Journal*.

M. Marinoni manifesta un vif mécontentement, mais j'ai autre chose à faire dans la vie que de me préoccuper des allégresses ou des déboires de M. Marinoni.

Et puis si M. Marinoni n'est pas content, il sait où me trouver.

LA VAPEUR

«Ah! c'est bien vrai, mes amis, il n'y a encore que les voyages pour apprendre quelque chose! Si on restait chez soi, tous les jours, du matin au soir, je vous demande un petit peu ce qu'on saurait de la vie.

»On n'en saurait rien du tout. Voilà ce qu'on en saurait.

»Ainsi, voilà la vapeur. Tout le monde parle de la vapeur: la vapeur par-ci, la vapeur par-là.

»Mais qui de nous sait exactement ce que c'est que la vapeur?

»J'en excepte, bien entendu, les personnes qui s'occupent spécialement de cette question, ingénieurs, mécaniciens, etc.

»Moi, il y a huit jours, j'étais comme tout le monde: je parlais de la vapeur, mais j'aurais été pendu s'il m'avait fallu dire en quoi consistait ce phénomène.

»La semaine dernière, je suis allé, au Havre, assister à la réouverture du Grand-Théâtre.

»Ah! mes amis, vous n'avez pas idée de ce que je suis populaire au Havre.

»C'est que le Havre est une ville de bon sens qui ne se laisse pas emballer par les idées nouvelles, ou soi-disant nouvelles.

»Au Havre, c'est moi qui vous le dis, le symbole ne ferait pas un sou.

»Ibsen et Wagner sont appréciés à leur juste place, et on leur préfère une bonne représentation du *Verre d'eau* ou de la *Favorite*.

»Mais, me voilà parti sur le théâtre, alors que je m'étais proposé d'aborder dans cette causerie la question de la vapeur.

»Quelques Havrais, dont un fort aimable, ma foi, M. Jules Heuzey, m'ont mené voir un transatlantique.

»Les transatlantiques sont ces énormes bâtiments qui font le trajet, chaque semaine, entre le Havre et New-York. C'est même de là que leur vient leur nom de transatlantiques (des mots latins: *trans*, au delà, et *atlanticum*, atlantique).

»J'ai pris un vif plaisir à visiter la *Touraine*, le plus bel échantillon de la Compagnie.

»À Paris, on ne saurait s'imaginer tout le confortable et tout le luxe que l'on peut entasser dans ces *maisons flottantes*. (Le mot est de M. Jules Heuzey et il est fort juste.)

»Mais c'est surtout la machine, ou plutôt les machines, dont je fus émerveillé.

»Quelle puissance, mes chers amis, et quelle régularité!

»Comment ne point admirer ces monstres de force qui se laissent mener avec la docilité du mouton et l'exactitude du chronomètre?

»Nous étions guidés dans ces merveilleux labyrinthes par le chef-mécanicien lui-même, M. François (François est seulement son prénom, mais son nom est un nom alsacien extrêmement difficile à retenir). M. François nous expliqua avec une bonne grâce, une lucidité d'esprit et un rare bonheur d'expressions, ce que c'est que la vapeur.

»Avez-vous vu bouillir de l'eau?

»Il s'en échappe une sorte de buée qui se dissipe dans l'air. Eh bien! cette buée-là, c'est la vapeur.

»Répandue dans l'air libre, elle n'a aucune force.

»Mais si vous la contraignez à passer dans un espace restreint, oh! alors, elle acquiert une excessive puissance d'extension, et elle met tout en œuvre pour s'échapper de ce milieu confiné.

»C'est cette propriété que les ingénieurs utilisent pour faire marcher leurs machines.

»Et, à ce propos, une remarque assez intéressante.

»Les Anglais dénomment leurs mécaniciens *engineers*, mot qui, à la prononciation, ressemble à notre mot *ingénieur*.

»*Ingénieur* dérive évidemment du mot latin *ingenium*, qui signifie *génie*. C'est d'autant plus vrai que le *génie* est le mot qui sert à désigner la profession des ingénieurs.

»*Engineer* vient de *engine*, machine, la traduction de notre mot *engin*.

»Il serait assez piquant de déterminer le degré de cousinage linguistique entre *ingénieur* et *engineer*.

»Jules Lemaître a peut-être son idée là-dessus.

»Mais me voilà loin de la vapeur.

»J'y reviens.

»Les machines à vapeur consistent en de l'eau qu'on fait chauffer dans de gros tubes sur un bon feu de charbon de terre.

»La buée de cette eau est amenée dans une sorte de cylindre où se meut un piston.

»Elle pousse ce piston jusqu'au bout du cylindre.

»Alors, à ce moment, grâce à un mécanisme extrêmement ingénieux, la vapeur passe de l'autre côté du piston qu'elle repousse à l'autre bout du cylindre.

»Et ainsi de suite.

»Il résulte de ce va-et-vient du piston un mouvement alternatif qu'on transforme, par d'habiles stratagèmes, en mouvements rotatoires de roues ou d'hélices.

»Tout cela est très simple, comme vous voyez, mais il fallait le trouver.

»L'éternelle histoire de la brouette qui fut inventée par Descartes (*sic*).

«*Francisque Sarcey.*»

L'*espace restreint*, comme dit notre oncle, dont je dispose, me force à n'insérer point l'éloquente à la fois et bonhomme péroration de cette chronique.

Je le regrette surtout pour vous, pauvres lecteurs!

L'ACIDE CARBONIQUE

C'était un vendredi soir, le dernier jour que je passais en Amérique, peu d'heures avant de m'embarquer, car la *Touraine* partait dans la nuit, à trois heures.

À une table voisine de celle où je dînais, dînaient aussi deux dames, ou plutôt, comme je l'appris par la suite, deux jeunes filles, dont une vieille.

Ou même, pour être plus précis, une miss et une demoiselle.

La miss était Américaine, jeune et très gentille. La demoiselle était Française, entre deux âges, et plutôt vilaine.

La miss avait, entre autres charmes, deux grands yeux noirs très à la rigolade. La demoiselle s'agrémentait de deux drôles de petits yeux tout ronds, de véritables yeux d'outarde (Bornibus).

Toutes deux parlaient français, la demoiselle très correctement (parbleu! c'est une institutrice); la miss avec un accent et des tournures de phrases d'un comique ahurissant.

Je prêtais l'oreille...

(Je prête assez volontiers l'oreille, fâcheuse habitude, car, un de ces jours, on ne me la rendra pas, et je serai bien avancé!)

Ô joie! Ces deux dames parlaient de la *Touraine* en termes qui ne laissaient aucun doute... J'allais les avoir comme compagnes de route.

Toute une semaine à voir, plusieurs fois par jour, les grands yeux noirs très à la rigolade de la petite miss!

Tout de suite, j'espérai qu'on enverrait la vieille outarde au lit, de bonne heure, alors que, très tard, la petite miss et moi nous dirions des bêtises dans les coins.

Cependant, se poursuivait la conversation des deux dames.

L'outarde était d'avis qu'on allât tout de suite après dîner au paquebot et qu'on se couchât bien tranquillement.

Miss Minnie (car enfin, voilà deux heures que je vous parle de cette jeune fille sans vous la présenter), miss Minnie disait d'un air résolu:

–Oh! pas tout de suite, coucher! Allons faire *une petite tour* avant embarquer!

–On ne dit pas *une petite tour*, mais on dit *un petit tour*.

–Pourtant on dit *la tour* Eiffel.

–Ce n'est pas la même chose. Dans le sens de monument, *tour* est du féminin; dans le sens de promenade, ce mot est masculin.

Les questions de philologie m'ont toujours passionné, et je crois détenir, en cette partie, quelques records.

–Pardon, mademoiselle, intervins-je, la règle que vous venez de formuler n'est pas sans exception. *Tour*, dans le sens du voyage, n'est pas toujours masculin.

Les yeux ronds de l'outarde s'arrondirent encore, interloqués.

–Il est masculin pour tous les pays, sauf le Cantal, le Puy-de-Dôme et la Haute-Loire.

Du coup, ces dames eurent un léger frisson de terreur. J'étais, sans nul doute, un fou, peut-être furieux, si on le contrariait.

–Parfaitement! insistai-je. Ainsi, l'on dit *le tour* de France, *le tour* du monde, mais on dit *la tour* d'Auvergne.

Ma compatriote s'effondra de stupeur, mais j'eus la joie de voir que Minnie, en bonne petite humoriste yankee, s'esclaffait très haut de mon *funny joke*.

Alors, nous voilà devenus des camarades.

On fit *un petit tour* dans quelques *roof-concerts*, on but des consommations exorbitantes et, finalement, on s'échoua, près du port, dans une espèce de café français, où une clientèle assez mêlée tirait une tombola au profit d'un *artiste*.

Minnie gagna douze bouteilles de champagne, qu'elle n'hésita pas à faire aussitôt diriger sur sa cabine.

Pas plutôt à bord, elle tint à constater la valeur de son breuvage. Vous me croirez si vous voulez, il était exquis et de grande marque.

(Rien ne m'ôtera de l'idée qu'il ne fût le fruit d'un larcin.)

Comme toutes les Américaines, Minnie adore le champagne, mais pas tant que son institutrice. La vieille outarde se chargea, à elle seule, de faire un sort aux trois quarts de la bouteille.

Minnie était indignée. Elle me prit à l'écart.

–Est-ce qu'elle va boire toute ma champagne, cette vieux chameau! Tâchez à lui faire une bonne blague pour qu'elle est dégoûtée de cette liquide.

–Si je réussis, miss, que me donnerez-vous?

–Je vous embrasserai.

–Quand?

–Le soir, sur le pont, quand le monde sont en allés coucher.

–Et vous m'embrasserez... bien?

–Le mieux que je *pouverai*!

–Mazette! espérai-je.

Dès le lendemain matin, devant l'institutrice, j'amenai la conversation sur le champagne.

–C'est bon, c'est même très bon; mais il y a certains tempéraments auxquels l'usage du champagne peut être nuisible et même mortel.

–Ah! vraiment? fit la vieille fille.

–Mais oui. Ainsi, vous, mademoiselle, vous devriez vous méfier du champagne. Ça vous jouera un mauvais tour, un jour ou l'autre.

–Allons donc!

–Vous verrez... C'est de ça qu'est morte madame Beecher-Stowe.

J'avais mon plan. Une vieille plaisanterie, faite jadis à Chincholle au cours d'un voyage présidentiel, me revenait en mémoire.

Le docteur Marion, dont je n'hésite pas à mêler le nom à cette plaisanterie du plus mauvais goût, me fournit une petite quantité d'acide tartrique et de bicarbonate de soude.

À sec, ces deux corps ne réagissent point l'un sur l'autre. Dissous, ils se décomposent: l'acide tartrique se jette sur la soude avec une brutalité sans exemple, chassant ce pauvre bougre d'acide carbonique qui se retire avec une vive effervescence, à l'instar de ces maris trompés qui claquent les portes pour faire voir qu'ils ne sont pas contents.

C'est ce mécontentement bien naturel de l'acide carbonique que les fabricants d'eau de seltz utilisent pour produire leurs eaux gazeuses.

Où plaçai-je ces deux poudres?

Ici, il me faudrait employer l'ingénieux stratagème auquel eut recours naguère George Auriol pour éviter les mots shocking.

Malheureusement, je n'ai pas, comme ce jeune maître, un joli bout de crayon attaché à ma lyre. La seule ressource me reste donc de la périphrase.

Je plaçai mes produits chimiques au fond d'un vase d'ordre tout intime à l'usage coutumier de la vieille outarde, et j'attendis.

Le lendemain, je m'amusai beaucoup au récit du docteur.

Dès le matin, elle l'avait fait mander, et, folle de terreur, lui avait raconté son étrange indisposition.

–Ça moussait! ça moussait! Et ça faisait *pschi, pschi, pschi, pschi*.

–N'auriez-vous pas bu des boissons gazeuses, hier? demanda-t-il.

–Si, du champagne.

–C'est bien cela. Vous ne pouvez pas digérer l'acide carbonique. Ne buvez plus ni champagne, ni soda, ni rien de gazeux.

Minnie trouva la farce à son goût. Elle me récompensa en m'embrassant le mieux qu'elle put. Et quand les Américaines vous embrassent du mieux qu'elles peuvent, je vous prie de croire qu'on ne s'embête pas.

Et encore j'emploie le mot *embrasser* pour rester dans la limite des strictes convenances.

THE PERFECT DRINK

Bien que l'heure ne fût pas, à vrai dire, encore très avancée, une soif énorme étreignait les gorges du Captain Cap et de moi (triste conséquence, sans doute, des débauches de la veille.)

D'un commun accord, nous eûmes vite défourché notre tandem, cependant que notre regard explorait l'horizon.

Précisément, un grand café très chic, ou d'aspect tel, se présenta.

Malgré l'apparence fâcheusement heuropéenne (l'*h* est aspiré) de l'endroit, tout de même nous voulûmes bien boire là.

–Envoyez-moi le stewart! commanda Cap.

–À votre disposition, monsieur! s'inclina le gérant.

–Donnez-nous deux grands verres.

–Voilà, monsieur.

–Je vous dis *deux grands verres*, et non point *deux dés à coudre*. Donnez-nous deux grands verres.

–Voilà, monsieur.

–Enfin!... Du sucre, maintenant.

–Voilà, monsieur.

–Non, pas de ces burlesques morceaux de sucre... Du sucre en grain.

–Voilà, monsieur.

–Pas, non plus, de ce sucre de la Havane qui empoisonne le tabac.

–Mais, monsieur...

–J'exige du sucre en grain des Barbades. C'est le seul qui convienne au breuvage que je vais accomplir.

–Nous n'en avons pas d'autre que celui-là.

–Triste! Profondément triste! Enfin...

Et Cap jeta au fond de nos verres quelques cuillerées de sucre qu'il arrosa d'un peu d'eau.

–Et maintenant, deux citrons!

–Voilà, monsieur.

Cap jeta un regard de profond mépris sur les citrons apportés.

–Deux autres citrons!

–Voilà, monsieur.

Ici, Cap entra dans une réelle fureur:

–Je vous demande deux *autres* citrons!... Entendez-vous? Deux *autres* citrons! Deux *autres*! Non point *two more*, mais bien *two other*! Des citrons *autres*! Vous me f...-là des limons de Sicile! alors que je rêve uniquement de citrons provenant de l'île de Rhodes... Avez-vous des citrons provenant de l'île de Rhodes?

–Pas pour le moment.

–Ah! c'est gai! Enfin...

Et Cap exprima dans nos verres le jus des limons de Sicile.

–Du gin, maintenant! Quel gin avez-vous?

–Du *Anchor gin* et du *Old Tom gin*.

–Du vrai *Anchor*?

–Du vrai.

–Du vrai *Old Tom*?

–Du vrai.

–Et du *Young Charley gin*? Est-ce que vous en avez?

–Je ne connais pas...

—Alors, vous ne connaissez rien. Enfin...

Et Cap, à chacun, nous versa une copieuse (ah! que copieuse!) rasade de *Old Tom gin*.

—Remuons! ajouta-t-il.

À l'aide d'une longue cuiller, nous agitâmes ce début de mélange.

—De la glace, maintenant!

—Voilà, monsieur.

—De la glace, ça!

—Mais parfaitement, monsieur!

—D'où vient cette glace?

—De l'usine d'Auteuil, monsieur!

—L'usine d'Auteuil? Elle est peut-être admirablement outillée pour fournir de l'eau bouillante à la population parisienne, mais elle n'a jamais su le premier mot du frigorifisme. Vous pouvez aller lui dire de ma part...

—Mais, monsieur!

—D'ailleurs, je ne connais qu'une glace vraiment digne de ce nom: celle qu'on ramasse l'hiver dans la Barbotte!

—Ah!

—Oui, la Barbotte! La Barbotte est une petite rivière qui se jette dans le Richelieu, lequel Richelieu se jette dans le Saint-Laurent... Et savez-vous le nom de la petite ville qui se trouve au confluent du Richelieu et du Saint-Laurent?

—Ma foi, monsieur...

—Ah! vous n'êtes pas calés en géographie, vous autres Européens! La petite ville qui se trouve au confluent du Richelieu et du Saint-Laurent s'appelle Sorel... Et surtout, n'allez pas confondre Sorel en Canada avec la très jolie et très séduisante Cécile Sorel ou avec Albert Sorel, l'éminent et très aimable nouvel académicien! Jurez-moi de ne pas confondre!

—Volontiers, monsieur!

—Alors, donnez-moi votre sale glace de l'usine d'Auteuil.

—Voilà, monsieur!

Et Cap mit en nos breuvages quelques factices ice-bergs.

—Vous n'avez plus, désormais, qu'à nous apporter deux bouteilles de soda... Quel soda détenez-vous, ici?

—Mais... le meilleur! Du *schweppes*!

—Ah! Seigneur! Éloignez de moi ce calice! Du *schweppes*!... Certainement, le *schweppes* n'est pas une marque dérisoire de soda, mais auprès de celui que fabrique mon vieux *old fellow* Moonman de Fall-River, le *schweppes-soda* n'est qu'un fangeux, saumâtre et miasmatique breuvage!... Enfin... Donnez-nous tout de même du *schweppes*!

—... Dit mon père, hugolâtrai-je.

C'était fait! Nous n'avions plus qu'à lamper notre *drink*, largement, comme font les hommes libres, forts, rythmiques et qui ont la dalle en pente...

... Quand le gérant eut l'à jamais regrettable idée de nous apporter des chalumeaux.

La combativité de Cap n'en demandait pas davantage.

—Ça, des pailles! fit-il avec explosion.

—Mais, monsieur...

—Non, ça, ça n'est pas des pailles! C'est de la paille, et de la paille périmée, sortant de dessous —saura-t-on jamais?—quelles innommables vaches! Je n'ai point accoutumé à boire en des étables. En allons-nous, mon ami, en allons-nous!

Cap jeta sur le marbre de la table une suffisante pièce de cent sous, et nous partîmes vers le prochain mastroquet, où nous nous délectâmes à la joie d'une chopine de vin blanc, un peu de gomme et un demi-siphon!

CONTE DE NOËL

Ce matin-là, il n'y eut qu'un cri dans tout le Paradis:

—Le bon Dieu est mal luné aujourd'hui. Malheur à celui qui contrarierait ses desseins!

L'impression générale était juste: le Créateur n'était pas à prendre avec des pincettes.

À l'archange qui vint se mettre à sa disposition pour le service de la journée, Il répondit sèchement:

—Zut! fichez-moi la paix!

Puis, Il passa nerveusement Sa main dans Sa barbe blanche, s'affaissa—plutôt qu'il ne s'assit—sur Son trône d'or, frappa la nue d'un pied rageur et s'écria:

—Ah! j'en ai assez de tous ces humains ridicules et de leur sempiternel Noël, et de leurs sales gosses avec leurs sales godillots dans la cheminée. Cette année, ils auront... la peau!

Il fallait que le Père Éternel fût fort en colère pour employer cette triviale expression, Lui d'ordinaire si bien élevé.

—Envoyez-moi le bonhomme Noël, tout de suite! ajouta-t-Il.

Et comme personne ne bougeait:

—Eh bien! vous autres, ajouta Dieu, qu'est-ce que vous attendez? Vous, Paddy, vieux poivrot, allez me quérir le bonhomme Noël!

(Celui que le Tout-Puissant appelle familièrement *Paddy* n'est autre que saint Patrick, le patron des Irlandais.)

Et l'on entendit à la cantonade:

—Allo! Santa Claus! Come along, old chappie!

Le bon Dieu redoubla de fureur:

—Ce pochard de Paddy se croit encore à Dublin, sans doute! Il ne doit cependant pas ignorer que j'ai interdit l'usage de la langue anglaise dans tout le séjour des Bienheureux!

Le bonhomme Noël se présenta:

—Ah! te voilà, toi!

—Mais oui, Seigneur!

—Eh bien! tu me feras le plaisir, cette nuit, de ne pas bouger du ciel...

—Cette nuit, Seigneur? Mais Notre-Seigneur n'y pense pas!... C'est cette nuit... Noël!

—Précisément! précisément! fit Dieu en imitant, à s'y méprendre, l'accent de Raoul Ponchon.

—Et moi qui ai fait toutes mes petites provisions!...

—Le royaume des Cieux est assez riche pour n'être point à la merci même de ses plus vieux clients. Et puis... pour ce que ça nous rapporte!

—Le fait est!

—Ces gens-là n'ont même pas la reconnaissance du polichinelle... Je fais un pari qu'il y aura plus de monde, cette nuit, au *Chat Noir* qu'à Notre-Dame-de-Lorette. Veux-tu parier?

—Mon Dieu, vous ne m'en voudrez pas, mais parier avec vous, la Source de tous les Tuyaux, serait faire métier de dupe.

—Tu as raison, sourit le Seigneur.

—Alors, c'est sérieux? insista le bonhomme Noël.

—Tout ce qu'il y a de plus sérieux. Tu feras porter tes provisions de joujoux aux enfants des Limbes. En voilà qui sont autrement intéressants que les fils des Hommes. Pauvres gosses!

Un visible mécontentement se peignait sur la physionomie des anges, des saints et autres habitants du céleste séjour.

Dieu s'en aperçut.

—Ah! on se permet de ronchonner! Eh bien! mon petit père Noël, je vais corser mon programme! Tu vas descendre sur terre cette nuit, et non seulement tu ne leur ficheras rien dans leurs

ripatons, mais encore tu leur barboteras lesdits ripatons, et je me gaudis d'avance au spectacle de tous ces imbéciles contemplant demain matin leurs âtres veufs de chaussures.

–Mais... les pauvres?... Les pauvres aussi? Il me faudra enlever les pauvres petits souliers des pauvres petits pauvres?

–Ah! ne pleurniche pas, toi! *Les pauvres petits pauvres!* Ah! ils sont chouettes, les pauvres petits pauvres! Voulez-vous savoir mon avis sur les victimes de l'Humanité Terrestre? Eh bien! ils me dégoûtent encore plus que les riches!... Quoi! voilà des milliers et des milliers de robustes prolétaires qui, depuis des siècles, se laissent exploiter docilement par une minorité de fripouilles féodales, capitalistes ou pioupioutesques! Et c'est à moi qu'ils s'en prennent de leurs détresses! Je vais vous le dire franchement: Si j'avais été le petit Henry, ce n'est pas au café Terminus que j'aurais jeté ma bombe, mais chez un mastroquet du faubourg Antoine!

Dans un coin, saint Louis et sainte Élisabeth de Hongrie se regardaient, atterrés de ces propos:

–Et penser, remarqua saint Louis, qu'il n'y a pas deux mille ans, Il disait: *Obéissez aux Rois de la terre!* Où allons-nous, grand Dieu! où allons-nous? Le voilà qui tourne à l'anarchie!

Le Grand Architecte de l'Univers avait parlé d'un ton si sec que le bonhomme Noël se le tint pour dit.

Dans la nuit qui suivit, il visita toutes les cheminées du globe et recueillit soigneusement les petites chaussures qui les garnissaient.

Vous pensez bien qu'il ne songea même pas à remonter au ciel cette vertigineuse collection. Il la céda, pour une petite somme destinée à grossir le denier de Saint-Pierre, à des messieurs fort aimables, et voilà comment a pu s'ouvrir, hier, à des prix qui défient toute concurrence, 739, rue du Temple, la splendide maison:

AU BONHOMME NOËL

Spécialité de chaussures d'occasion en tous genres pour bébés, garçonnetts et fillettes

Nous engageons vivement nos lecteurs à visiter ces vastes magasins, dont les intelligents directeurs, MM. Meyer et Lévy, ont su faire une des attractions de Paris.

DÉBUT DE M. FOC DANS LA PRESSE QUOTIDIENNE

Je reçois d'un jeune homme qui signe «Foc» et qui—si mes pronostics sont exacts—doit être l'un des patrons de la célèbre maison Lou, Foc et C^{ie}, une sorte de petit conte fort instructif et pas plus bête que les histoires à dormir debout qui relèvent de ma coutumière industrie.

Alors, moi malin, que fais-je? Je publie le petit conte du jeune Foc et, pendant ce temps-là, je vais fumer une cigarette sur le balcon.

La parole est à vous, jeune homme:

UN REMÈDE ANODIN

I

Hercule Cassoulade, voyez-vous, c'était un mâle. Il avait deux mètres dix environ, du sommet du crâne à la plante des pieds, et ses tripes étaient les plus vastes du monde. Il disait en parlant du Pont-Neuf:

–Il est gentil, mais il a l'air bien délicat.

D'une gaieté charmante, avec cela, et si bon enfant que la vue seule d'un malade suffisait à le faire rire.

Or, un jour, chose incroyable, cet homme de bronze prit froid et se mit à tousser, cependant qu'on entendait doucement retentir dans ses larges narines poilues les motifs principaux des *Murmures de la Forêt*, de Wagner, arrangés pour coryza seul.

Comme une femme, comme un veau, comme un simple mortel, Cassoulade était enrhumé!

II

Il montra quelque impatience, cria:

–Ça commence à m'embêter; je suis bon type, mais je n'aime pas qu'on se foute de moi!

Même, ayant publié ce manifeste, il gifla sans exception tous ceux qui avaient l'air de rigoler, se prit aux cheveux avec son chapeau et, rapide, s'en alla par les grouillantes rues.

Examinant les portes, farouche, le géant marchait... Enfin, vers le soir, il put lire au-dessous d'une sonnette ces mots gravés dans le plus rare porphyre:

Docteur médecin

3 h. à 6 h

Après avoir lacéré des paillassons, enfoncé des portes, étranglé de vagues huissiers, il pénétra comme un obus dans le cabinet d'un prince de la science.

III

Le prince était un vieux petit monsieur pâle et grêle et de qui les traits arborèrent à l'entrée tumultueuse d'Hercule l'expression polie mais réservée de l'antilope des Cordillères quand les hasards de la promenade la mettent subitement en présence de la panthère noire du Bengale.

Il tenta même de s'enfuir; mais Cassoulade le rattrapa d'une main et, de l'autre, tint le crachoir, à peu près dans le sens que voici:

–Je suis un mâle; il me faut un remède sérieux, un remède comme pour cinq chevaux! D'ailleurs, c'est bien simple: si vos médicaments ne me font pas d'effet, je vous casse la gueule.

À cet ultimatum très net, Cassoulade crut devoir ajouter la suivante proclamation:

–Je suis bon type, mais je ne veux pas qu'on se foute de moi!

Le docteur, après avoir ausculté son terrible client, fit entendre ces humbles mots:

—Allez à Arcachon et baladez-vous sous les sapins. La senteur balsamique des sapins est tout ce qu'il y a de meilleur pour l'affection dont vous souffrez.

Il dit, et faisant un bond, se barricada dans sa chambre, sans réclamer ses honoraires.

IV

—Aller à Arcachon, réfléchit Hercule, quand il fut dehors, ça me coûtera très cher, et puis il me faudra changer de café, ce qui est toujours malsain... Mais, j'y pense, s'écria-t-il plaisamment en imitant le rire bête d'Archimède, il y a des sapins à Paris—pourquoi ne pas en profiter?

Et il s'en fut sur la place du Théâtre-Français, sapinière redoutable, bois sacré tout le jour retentissant de cris d'écrasés et d'un horrible mélange de songe d'Athalie et d'imprécations de *Camille*.

Tranquillement, loin de tout refuge, il se coucha sur la chaussée, et pendant une heure, d'innombrables fiacres se livrèrent sur son ventre au noble jeu des Montagnes russes.

—Mais je ne me sens pas mieux! cria bientôt Cassoulade, que la colère commençait à gagner; les sapins ne me font rien du tout, c'est un remède de fillette!

Prophète, il dit encore:

—Ça finira mal pour le docteur: je suis bon type, mais je n'aime pas qu'on se foute de moi!

Et il se retournait, afin de gifler, sans exception, toutes les personnes qui auraient pu avoir l'air de rigoler, quand l'omnibus des Batignolles survint et l'aplatit de telle sorte qu'il n'y eut plus qu'à réunir dans une bière les morceaux épars du colosse, et à mettre le tout dans la terre glaise, à Ménilmontant (*bis*).

V

... Hercule Cassoulade patienta quelques jours, mais quand il vit que, décidément, l'odeur résineuse du sapin ne guérissait pas son rhume, il se fâcha, assez sérieusement.

—Mais je ne me sens pas mieux, hurla-t-il, le sapin ne me fait rien du tout, c'est un remède de...

L'indignation l'étouffait. Il brisa le cercueil, brisa la pierre et se rendit chez son médecin.

Ce qui se passa dans cette interview, nul ne pourra jamais le dire.

Tout ce qu'il est permis d'affirmer, c'est qu'on ne trouva plus désormais aucunes traces de l'illustre savant, ni dans ses bottines, ni, chose plus extraordinaire encore, dans le Botin!

Hercule Cassoulade vécut jusqu'à l'âge de cent trente ans. Parfois, dans un cercle de voisins respectueux, il aimait à conter l'anecdote:

—Parfaitement... il m'avait ordonné un remède de fillette, à moi! un mâle! un homme de bronze! ... C'était une cure de je ne sais plus quoi... de pin... de sapin... Enfin, un remède de gosse. Ça n'a rien fait.

Avec l'accent froid et terrible du Destin, il ajoutait:

—Le charlatan me l'a payé. Je suis bon type, mais je n'aime pas qu'on se foute de moi!

Et d'un regard sévère, il fixait tous ses auditeurs, y compris les femmes et les enfants, prêt à gifler, sans exception, tous ceux qui eussent pu, par hasard, avoir l'air de rigoler.

Foc.

Et voilà!

Merci, petit Foc, vous êtes bien gentil, et votre histoire est très drôle.

Je vous en laisse toute la gloire, mais vous me permettrez bien que j'en touche le montant, froidement.

Et puis, envoyez-moi votre nom et votre adresse. Vous me ferez plaisir (*sans blague*).

PHILOGIE

Mon jeune et intelligent directeur me remet, ou plutôt me fait remettre par un de ses grooms —car nous sommes en froid depuis quelque temps (histoire de femmes)—la lettre suivante que je publie presque intégralement, non pas tant pour l'intérêt qu'elle comporte que pour la petite peine qu'elle m'évite d'imaginer et d'écrire une vague futilité analogue ou autre.

Tout ce qui touche à la langue française, d'ailleurs, ne me saurait demeurer indifférent. Mes lecteurs, mes bons petits lecteurs chéris, le savent bien, car pas un jour ne se passe sans que je sois consulté sur quelque philologique embarras, ou invité à consacrer de ma haute sanction telle nouvelle formule.

D'autres se montreraient orgueilleux d'une semblable renommée; moi, je n'en suis pas plus fier! Une lettre très gentille, entre autres, reçue dernièrement, me disait en substance:

«Un syndicat d'idolâtres de votre incomparable talent et de votre parfaite tenue dans la vie me charge de vous aviser qu'il a définitivement adopté, comme courtoise formule épistolaire, le *inoxydablement* que vous venez de lancer avec votre indiscutable autorité.

»Mais croyez-vous point, cher Monsieur, que l'orthographe en serait pas mieux ainsi: *inoccidablement*, témoignant que les sentiments qu'on nourrit pour son correspondant sont altérables par rien du tout, même le trépas?»

Nous sommes d'accord, Syndicat d'idolâtres, nous sommes d'accord.

Et puis, voici la lettre annoncée plus haut:

«À Monsieur Fernand Xau, Directeur du journal le *Journal*, 106, rue de Richelieu.

»Monsieur,

»Depuis plus de deux ans que, chaque matin, je lis le *Journal*, j'admire... etc., etc.

(*Ici quelques mots aimables pour plusieurs collaborateurs non dénués, en effet, de talent.*)

»... Mais ce que je prise par-dessus tout, ce sont les chroniques si fines, si ingénieuses, si larges, si substantielles de ce remarquable vieillard (*sic*) qui signe Alphonse Allais.

»Je n'ai pas l'honneur de le connaître, je n'ai même jamais vu sa photographie, mais le respect que j'éprouve pour son noble caractère et pour la façon si docte, si magistrale, si définitive avec laquelle il dénoue le nœud gordien des plus grosses difficultés de la langue française, m'ont amené à lui demander, par votre intermédiaire, son avis sur une question qui nous passionne, quelques amis et moi.

»M. Allais a su conquérir, dans les milieux universitaires, une vive autorité pour la lueur qu'il jeta jadis sur le genre du mot *tac*, masculin ou féminin selon le cas (*l'attaque du moulin, le tic-tac du moulin, la tactique Dumoulin*).

»Il s'agit aujourd'hui des différentes orthographes du mot *sang*, qui ondoient suivant la qualité, la couleur, la température, etc., etc.

»Quand, par exemple, vous parlez, dans le *Journal*, de ce jeune esthète que vous appelez, je crois, Sarcisque Francey ou Sancisque Frarcey (ou un nom dans ce genre-là), vous dites: «Ce petit jeune homme détient le record du bon *sens*.»

»Mais dès qu'il est question du chasseur Mirman, vous écrivez: «Le député de Reims se fait beaucoup de mauvais *sang*.»

»Donc, *s, e, n, s*, quand c'est bon; *s, a, n, g*, quand c'est mauvais.

»De même, l'orthographe de ce mot varie avec la couleur:

»Quoique le sang soit habituellement rouge, vous écrivez «*faire semblant*» *s, e, m*, et «*sambleu!*» *s, a, m*.

»Expliquez cela, s. v. p.!

»Ce n'est pas tout:

»Pourquoi écrivez-vous: «*M. Barthou perdit son sang-froid*» *s, a, n, g*, et «*Don Quichotte perdit son Sancho*» *s, a, n*?

»Je m'arrête, monsieur le directeur, car, à insister dans cette voie, on se ferait tourner les sangs.

»Peut-être M. Alphonse Allais trouvera-t-il que je n'ai pas le sens commun?

»Dans cette espérance, veuillez, monsieur le directeur, etc., etc.

»Votre bien dévoué,

»*Jean Des Rognures.*»

La question est, en effet, étrangement complexe; je la transmets à mon conseil d'études (section des lettres).

Et je me rappelle l'amusante boutade de mon pauvre vieil ami Hippolyte Briollet:

On dit «Francfort-sur-le-Mein» et «avoir le cœur sur la main». Comment voulez-vous que les étrangers s'y reconnaissent?

Moi aussi, je me demande comment les étrangers peuvent s'y reconnaître.

FRAGMENT DE LETTRE DE M. FRANC-NOHAIN

TENDANT À DÉMONTRER QU'ON NE S'EMBÊTE PAS PLUS EN PROVINCE QU'À PARIS

Beaucoup de Parisiens, et pas mal de Parisiennes, éprouvent une vive tendance à s'imaginer que le bout du monde consiste en Neuilly l'hiver et en Trouville l'été.

Il y a là un gros malentendu contre lequel tous les bons esprits devraient s'appliquer à réagir.

Les départements français, ô gens de Paris, existent ailleurs que dans les géographies. Ils sont peuplés d'habitants en tout semblables à vous, d'habitants qui participent à la vie de la France et qui contribuent, par leurs efforts, par leurs arts, par leur fortune, à la prospérité et à la grandeur de notre cher pays.

Mais je n'insiste pas. Ça me ficherait en colère, comme dit Sarcey, et, malade comme je suis, la moindre émotion peut me tuer.

Je préfère découper, dans une lettre que je viens de recevoir, le passage suivant. Lisez-le attentivement, Mesdames et Messieurs, et vous vous rendrez bien compte que Paris ne détient pas le record des suprêmes rigolades:

«Je parierais, mon cher Allais, que vous, si Parisien, vous ne connaissez pas un petit jeu ravissant qui passionne, depuis cet hiver, notre société élégante de Saint-Jean-d'Angély. C'est la jolie madame Marouillet qui nous l'a appris, cette madame Marouillet dont je vous parlai tant de fois, la femme du docteur Marouillet, le distingué président de l'*Académie morale et technique d'Aunis et Saintonge*.

»Vous savez qu'il y a thé chez les Marouillet tous les vendredis: une habitude de Paris qui s'est merveilleusement implantée dans notre province; nous sommes là un petit clan de fonctionnaires qui ne demandons qu'à nous amuser, et qui y réussissons parfaitement, je vous assure, depuis que les Marouillet ont donné l'élan; tout blasé que vous êtes, je doute fort que vous ne prissiez plaisir à une partie de bête hombrée avec mademoiselle Charras, que nous appelons, par analogie, la «Superbe», et avec madame Legrice-Morand; et si vous entendiez cette dernière chanter: «*Salut! petite maison verte!*» la nouvelle romance du commandant Thomeret, vous comprendriez vite le peu de regrets que nous éprouvons pour vos divettes.

»Mais ce qui vous ravirait plus encore, ou je vous connais mal, c'est le petit jeu de madame Marouillet.

»Tout le monde s'assied en cercle, coude à coude; chacun tient l'index droit levé; la main gauche est à demi-fermée, le bout du pouce effleurant l'extrémité du médium, de façon à former comme un petit puits, l'orifice en l'air. Celui qui dirige le jeu commande: *Chacun son trou!* ou *Trou commun!* ou *Trou du voisin!* et aussitôt chaque joueur abat l'index au milieu du cercle quand on a commandé trou commun, ou l'insinue dans le petit puits que le voisin forme de sa main gauche, ou dans son propre petit puits. Vous ne sauriez imaginer rien de plus distrayant, pour peu qu'on mette de l'entrain et de la vivacité dans les commandements; et je vous garantis que quand c'est madame Marouillet qui commande, ou encore le petit d'Angoulins, pour pouvoir les suivre, et, au milieu de l'entre-croisement des mains, ne pas s'embrouiller dans les différents trous, il faut une attention et une dextérité pas banales.

»D'ailleurs, quand on se trompe, c'est peut-être encore plus amusant, car alors ce sont des contestations sans fin et drôles au possible:

»—Trou commun, monsieur Burisson; vous faites trou du voisin, un gage!—Pas du tout, chacun son trou!—Non, trou commun!—Trou du voisin!—Trous de l'air! ajoute toujours M. Burisson, qui

a le génie de l'à-propos et du calembour. Ce M. Burisson est impayable; entre nous, je le soupçonne souvent de se tromper exprès et d'être légèrement *fumiste*, comme vous dites sur le boulevard; ce qui est certain, c'est qu'il nous fera mourir.

»Trou commun, mon cher Allais, et mille choses autour.

»*FRANC-NOHAIN.*»

Franc-Nohain n'est pas le vrai nom du signataire de cette lettre.

Trésorier général dans un des plus fertiles départements de notre chère France sud-occidentale, ce sympathique fonctionnaire se double d'un poète amorphe d'une rare envergure.

Son petit volume, qui vient de paraître: *Inattentions et sollicitudes*, est dans toutes les mains.

UN EXCELLENT HOMME DISTRAIT

Dans l'hôtel, fort confortable d'ailleurs, où je vis depuis plus d'un mois, s'épanouit—si j'en excepte une rare pincée de braves gens très gentils—toute une potée de muffs ineffables et de bourgeois sans bornes.

Oh! ces têtes! Oh! ces conversations! Leur idéal d'art se satisfait aux tableaux du fécal Bonnat et de Bouguereau, spécialiste en baudruches rosâtres.

Leur soif de justice sociale s'étanche aux idées (!) de Deschanel ou de Leroy-Beaulieu, si tant est qu'ils connaissent seulement de nom ces veules sociologues comiques à force d'inconscience.

Et dévots, avec ça! Dévots d'un cagotisme à faire vomir Huysmans!

Ah! les salauds! Et la veine qu'ils ont qu'*on* ne soit pas méchant!

—Vous me croirez si vous voulez, disait ce matin une abominable vieille chipie à son voisin de table, mais à Paris, dans les quartiers ouvriers, il n'est pas rare de trouver des écailles d'huîtres dans les tas d'ordures (*sic*)!

Et le voisin de table, un hobereau fatigué par toutes sortes de débauches occultes, se refusait à accepter une telle monstruosité:

—Des huîtres! râlait-il. Des huîtres! Et ces gens-là se plaignent!

Pauvre petite douzaine de portugaises à douze sous, pensiez-vous jamais indigner tant le monde orléaniste, clérical et bien pensant de la côte d'azur!

Une rare pincée de braves gens très gentils, ai-je dit en commençant.

Heureusement!

Et, parmi eux, un ménage, un vieux ménage composé, comme cela arrive souvent, dans les vieux ménages, d'une vieille dame et d'un vieux monsieur.

La vieille dame, toute de bonne grâce et de malice spirituelle; le vieux monsieur, comme flottant sans trêve en quelque nuage de candeur effarée.

La dame ressemble à toutes les vieilles grand'mères.

Le monsieur rappelle le portrait de Darwin, de ce grand Darwin dont un curé de notre hôtel disait, l'autre jour:

—C'est encore comme cet ignoble *Darwin*, etc.

Et rien de touchant comme la continuelle attention dont lady Darwin (car c'est ainsi que nous la baptisâmes) entoure son vieux naturaliste.

Lui, le bonhomme, il est toujours *sorti*, et, quand on l'interpelle directement, il met un petit temps à descendre de sa chimère. Hein?... quoi?... qu'est-ce qu'il y a?...

Selon les circonstances, il s'effare des normes les plus admises, pour, la minute d'après, demeurer tout quiet devant le moins prévu des cataclysmes.

Dernièrement, sa femme, au moment du déjeuner, lui mit dans son verre un bouquet de violettes. Le bonhomme, sans se déconcerter pour si peu, jugea seulement que *ça n'était pas bien commode pour boire*.

Comme sa femme insistait sur le symbole:

—Tu ne me demandes pas à cause de quoi ces fleurs?

—À cause de quoi?

—Eh bien!... notre trentième anniversaire!

—Quel anniversaire?

—De notre mariage, parbleu!

—Ah! vraiment! Ah! vraiment! C'est très curieux.

Et, devant nos sourires sympathiques, la dame nous mit au courant de la nature de son mari.

Le meilleur homme de la création, mais aussi le plus distrait.

–Imaginez-vous, conta-t-elle en souriant, que le jour de notre mariage, il fit répéter six fois à M. le maire la question classique: *Consentez-vous à prendre pour épouse, etc.?* À la fin, il s'écria: «Oh! je vous demande pardon, monsieur le maire, je pensais à autre chose!»

Au cours de la nuit de noces, il pria sa femme d'allumer la bougie.

–Pourquoi? demandait la jeune femme.

–Je ne peux pas me souvenir de votre physionomie.

À part ça, d'une exquise bonté, d'une tendresse folle. Une âme pétrie de concorde et d'harmonie.

La vieille dame concluait en riant:

–C'est à ce point, que je n'ai jamais essayé de faire des œufs brouillés à la maison!

–?????

–D'un mot, il les aurait réconciliés.

CONTRÔLE DE L'ÉTAT

L'accueil que me réservait le Captain Cap fut totalement dénué, comment dirai-je? d'expansion. (Attribuez ce fait à un récent malentendu.)

Mais l'âme de Cap est une grande âme, et Cap, sur ma mine déconfite, sur mon visible chagrin, ne crut pas devoir maintenir la basse température de son accueil.

Au contraire même, et soudain, je le vis bondir sur la plate-forme de la cordialité.

–Qu'est-ce que vous prenez, Allais?

–Je me disposais à vous le demander, Captain.

–Moi, un verre d'eau rougie.

–Et moi, de l'eau sucrée avec de la fleur d'oranger.

–Ne prenez pas trop de fleur d'oranger; elle est très forte dans cette maison... Méfiez-vous!

Et Cap, au bout d'un court silence:

–Vous souvient-il, mon cher Alphonse, d'une conversation que nous eûmes naguère, relativement à des œufs?

–Parfaitement!... Des œufs de harengs saurs, n'est-ce pas, que Casimir Périer s'amusait à faire couvrir par des autruches empaillées?

–Non, pas ceux-là. Je veux parler des œufs de poules.

–Des œufs de poules?

–Oui, des œufs de poules. Vous ouvrez d'énormes prunelles... Ignorez-vous donc que la poule soit ovipare?

–Non, Cap. Tout jeune, je fus initié à ce détail.

–Vous souvenez-vous pas qu'un jour j'admirais devant vous... (admirer au sens latin du mot: *mirari, s'étonner*) j'admirais que les marchands d'œufs fussent assez idiots pour ne pas vendre très cher, et tout de suite, leurs œufs frais, au lieu d'attendre—ainsi qu'ils font—que ces mêmes œufs aient perdu de leur fraîcheur en même temps et de leur valeur?

–Je me souviens, Cap.

–C'est heureux... Savez-vous, avec ce système-là, ce qui est arrivé à un de mes amis?

–Je brûle de l'apprendre.

–Mon ami entre, hier soir, chez un fruitier. Il demande un œuf très frais, *tout ce qu'il y a de plus frais*, pour gober avant de se coucher.

–Excellente coutume.

–Mon ami rentre chez lui... D'un coup sec de son couteau, il brise la coquille de l'œuf, et de cette coquille surgit brusquement un petit poussin. Furieux d'être dérangé à pareille heure, le jeune gallinacé saute aux yeux de mon ami et les lui crève tous les deux.

–Voilà un événement bien particulier!

–Particulière ou pas, une telle aventure ne devrait jamais se produire dans un gouvernement issu du suffrage universel.

–Mais quel remède?...

–Il est trouvé! Un de mes amis...

–Celui qui a eu les yeux crevés?

–Non, un autre... un aviculteur turc des environs de Valence, dont voici la carte: *Baldek-Hatzar, au Vélau (Drôme)*, a résolu la question. Oh! mon Dieu, c'est bien simple!

–Parlez sans crainte, Cap.

–Voici: le gouvernement s'arrogera le monopole des œufs comme il a déjà celui du tabac et des allumettes. Chaque poule exerçant son industrie sur le territoire de la République française sera munie, à son orifice postérieur, d'un appareil enregistreur, compteur et dateur. Cet appareil, très

simple, en somme, se compose d'un mouvement d'horlogerie donnant les dates et les heures, d'un rouleau encreur et d'un timbre dateur. Le tout pèse 68 gr. et 99 centig.

–Merveilleux, Cap, merveilleux!

–Alors, plus de duperie, plus de fraude, plus de poussins inattendus!... Des expériences ont été faites qui réussirent à souhait. Mon ami, le Turc Baldek-Hatzar, a écrit au ministre de l'agriculture et au ministre des finances. Ces messieurs n'ont pas encore daigné répondre. Ah! elle est chouette, votre Europe!

–À qui le dites-vous?...

Et Cap commanda deux tasses de tilleul, que nous sablâmes gaiement avant de nous séparer.

UN HONNÊTE HOMME

DANS TOUTE LA FORCE DU MOT

Je vais raconter les faits simplement; la moralité s'en dégagera d'elle-même.

C'était pas plus tard qu'hier (je ne suis pas, moi comme mon vieil ami Odon G. de M. dont les plus récentes anecdotes remontent à la fin du treizième siècle).

C'était pas plus tard qu'hier.

J'avais passé toute la journée au polygone de Fontainebleau où j'assistais aux expériences du nouveau canon de siège en osier, beaucoup plus léger que celui employé jusqu'à présent en bronze ou en acier et tout aussi *profitable*, comme dirait mon vieux camarade le général Poilu de Sainte-Bellone.

(Ajoutons incidemment que j'ai rencontré dans les rues de Fontainebleau mon jeune ami Max Lebaudy, très gentil en tringlot et prenant gaiement son parti de sa nouvelle position. Il voulait me retenir à dîner, mais impossible, préalablement engagé que j'étais au mess de MM. les canonniers de l'École. Ce sera pour une autre fois.)

Après avoir absorbé, en gaie compagnie, quelques verres de l'excellente bière des barons de Tucher, j'envahis le train qui, partant à 10 h. 5 de Fontainebleau, devait me déposer à Paris à 11 h. 24.

(Je précise, pour faire plaisir à M. Dopffer.)

Dans le compartiment où m'amena le destin se trouvaient, déjà installés, un monsieur et un petit garçon.

Le monsieur n'avait rien d'extraordinaire, le petit garçon non plus (un tic de famille, probablement).

Malgré ma haute situation dans la presse quotidienne, je consentis tout de même à engager la conversation avec ces êtres dénués d'intérêt.

Le monsieur, et aussi le petit garçon son fils, arrivaient de Valence d'où ils étaient partis à cinq heures du matin, et c'est bien long, disait le monsieur de Valence, toute une journée passée en chemin de fer.

—Pourquoi, dis-je, n'avez-vous pas pris l'express, puisque vous voyagez en première?

—Ah! voilà!

Je dus me contenter de cette sommaire explication. D'ailleurs, la chose m'était bien équivalente.

Le monsieur me demanda ce qu'on disait à Paris des nouveaux scandales.

Je fis ce que je fais toujours en pareil cas (c'est idiot, mais rien ne me réjouit tant!).

Je lui fournis une quantité énorme de tuyaux, la plupart contraires à la stricte vérité et même à la simple raison, d'autres rigoureusement exacts, d'autres enfin légèrement panachés.

Je lui appris l'arrestation imminente de MM. Théodore de Wyzewa et Anatole France, très compromis dans cette regrettable affaire de bidons qui cause un réel chagrin aux vrais amis de la Presse.

Le *great event* de la saison, c'était la réouverture du théâtre du Chat-Noir. La petite salle de la rue Victor-Massé, ajoutai-je dans un style de courcier théâtral, ne désemplit pas, et c'est justice, car on y trouve accouplés la rigolade énorme et le frisson du Grand Art (si tu n'es pas content, mon vieux Gentilhomme-Cabaretier!)

L'homme de Valence (la belle Valence!) m'écoutait ravi, mais un peu préoccupé de je ne savais quoi.

À chaque instant, il croyait devoir consulter sa montre.

À onze heures cinq juste, il se leva et, comme accomplissant l'opération la plus coutumière du monde, il tira la sonnette d'alarme.

Je le répète, *il tira la sonnette d'alarme.*

Je me fis ce raisonnement:

–Cet homme est devenu soudain fou, il va se livrer aux plus dangereuses excentricités; mais comme il est très aimable, il tient à m'éviter la peine de tirer moi-même la sonnette d'alarme.

Cependant, ralentissait sa marche le train et se montrait à la portière la tête effarée du conducteur.

–Quoi! quoi! Qu'y a-t-il?

–Oh! répondit en souriant le monsieur de Valence, tranquillisez-vous, mon ami! Il ne se passe rien de nature à altérer la sécurité des voyageurs. Il ne s'agit, en ce moment, que des intérêts de la Compagnie.

–Les intérêts...

–Les intérêts de la Compagnie, parfaitement! Ce petit garçon qui est avec moi, mon fils en un mot, est né le 7 décembre 1887, à onze heures cinq du soir. Il vient donc d'entrer à cette minute dans sa septième année. Or, il est monté dans le train avec un ticket de demi-place; il doit donc à votre administration la petite différence qui résulte de cet état de choses. Veuillez me donner acte de ma déclaration et m'indiquer le léger supplément à verser en vos mains.

J'ai tenu à signaler au public cet acte de probité qui nous consolera de bien des défaillances actuelles.

Combien d'entre vous, lecteurs et lectrices, vous trouvant dans cette situation, n'auriez rien dit et ne vous croiriez point coupables!

Le sens moral fiche le camp à grands pas, décidément.

DES GENS POLIS

Un des phénomènes sociaux qui me consternent le plus par les temps troublés que nous traversons, c'est la disparition de ces belles manières qui firent longtemps à la France une réputation méritée.

Hélas! en fait de talons rouges, il ne reste plus que ceux des garçons d'abattoir! (Ça, j'ai la prétention que ce soit un mot, et un joli.)

Aussi fus-je délicieusement surpris, hier, me trouvant au Havre et lisant la chronique des tribunaux du *Petit Havre*, de découvrir une cause où les prévenus donnèrent à la magistrature et à la gendarmerie de notre pays l'exemple rare de la tenue parfaite et du mot choisi.

Ceux de mes lecteurs qui sont bien élevés (et ils le sont tous) seront enchantés de constater que la tradition des bonnes manières n'est pas tout à fait défunte en France.

Je ne change pas un mot au compte rendu si édifiant du *Petit Havre*:

TRIBUNAL CORRECTIONNEL DU HAVRE

Présidence de M. Delalande, juge

Audience du 2 janvier 1895

POLITESSE FRANÇAISE

«Nous avons la prétention d'être le peuple le plus courtois de la terre, et, certes, nous ne l'avons pas usurpée, étant donné qu'on retrouve la politesse jusque dans la bouche des locataires de madame Juliette Pineau.

»On aurait tort de supposer qu'il y a de notre part, dans cette déclaration, une ombre de mépris pour l'excellente madame Pineau; mais celle-ci est directrice d'un humble garni, et ce n'est point de sa faute si, de temps à autre, quelques-uns de ses pensionnaires passent de leurs chambres à celle de la correctionnelle.

»C'est, aujourd'hui, le cas de Jeanne Lefustec, âgée de dix-sept ans, et d'Alphonse Landon, son camarade de chambrée, qu'elle affectionne bien tendrement, qu'elle défend avant elle-même avec beaucoup d'énergie.

»Que leur reproche-t-on?

»1^o D'avoir, ensemble et de concert,—pour parler le langage juridique,—soustrait un oreiller à leur logeuse;

»2^o De ne posséder, ni l'un ni l'autre, aucun moyen avouable d'existence;

»3^o Jeanne, seule, d'avoir retourné les poches d'un marin, avec lequel elle avait trompé son cher Alphonse.

»Monde bien vulgaire, direz-vous. D'accord; mais ce qui l'a relevé aux yeux de tous, c'est cette politesse exquise dont nous vous parlions tout à l'heure.

»—Me permettez-vous, monsieur le président, déclare mademoiselle Jeanne, de vous établir la parfaite innocence de monsieur mon amant dans l'affaire du vol? Il était parti chez madame sa mère pour lui présenter ses vœux de nouvelle année, tandis que je causais, au coin du quai, avec un monsieur de la douane, qui faisait le quart.

»—Je ne sais pas au juste, messieurs, réplique le prévenu, si c'est monsieur le douanier qui faisait le quart; mais je puis vous assurer que mademoiselle ma maîtresse et moi sommes innocents. Notre chambre fermait très mal, et un inconnu aura chipé l'oreiller pendant que nous étions absents.

»Faute de preuves contraires, les inculpés gagnent cette première manche.

»Mademoiselle Jeanne se défend, avec non moins de correction, d'avoir plumé un matelot.

»—Je vous avoue, dit-elle, qu'il m'est arrivé de trahir la foi jurée. J'ai un faible pour ces messieurs de la flotte; mais, loin de les dépouiller, je me fais un cas de conscience de ne pas même les écorcher. D'ailleurs, si un membre de la marine française m'accuse, montrez-le-moi.

»—Vous savez bien qu'il est en mer?...

»—Alors, n'en parlons plus, monsieur le président...

»De fait, on n'en parle plus.

»Malheureusement pour ce couple plein d'urbanité, il reste à dire un mot de son état social.

»Le propre de cet état est de ne pas exister. Des renseignements très précis prouvent que mademoiselle Jeanne tient un commerce de faveurs pour lequel on ne délivre aucune patente, et que son excellent ami avait une large part dans les bénéfices.

»Aussi est-ce bien en vain, cette fois, qu'ils se congratulent:

»—Monsieur mon amant exerce la profession de journalier.

»—Mademoiselle ma maîtresse vivait des ressources de mon travail.

»Discours inutiles: tous deux vont vivre aux frais de l'État pendant un mois.

»Ils prennent, du reste, la chose de la meilleure grâce du monde et saluent le tribunal; puis, s'inclinant devant le gendarme qui se dispose à les emmener, lui disent en souriant:

»—Après vous, monsieur le gendarme!

»Mais Pandore de répondre sur un ton qui n'admet pas de réplique:

»—Je n'en ferai rien!

»*P. L.*»

Si je n'avais l'horreur des plaisanteries faciles, j'ajouterais que la demoiselle Jeanne Lefustec est trop au lit pour être honnête. Mais je n'en ferai rien, considérant qu'on ne doit jamais insulter une femme qui tombe, même avec une fleur.

LE CAPTAIN CAP

DEVANT L'ÉTAT CIVIL D'UN ORANG-OUTANG

En arrivant à Nice, le Captain Cap et moi, deux affiches murales se disputèrent la gloire d'attirer notre attention.

(La phrase que je viens d'écrire est d'une syntaxe plutôt discutable. On ne dirait vraiment pas que j'ai fait mes humanités.)

Celle de ces deux affiches qui me charma, moi, en voici la teneur:

X..., PÉDICURE

TELLE RUE, TEL NUMÉRO

LE SEUL PÉDICURE SÉRIEUX DE NICE

Jamais, comme en ce moment, je ne sentis l'horreur de toute absence, sur mes abatis, de cors, durillons, œils de perdrix et autres stratagèmes.

Avoir sous la main un artiste qui, non content d'être sérieux, tient en même temps à être le *seul* sérieux d'une importante bourgade comme Nice, et ne trouver point matière à l'utiliser! regrettable, ah! que!...

Cap me proposa bien un truc qu'il tenait d'une vieille coutume en usage chez les femmes de saura-t-on jamais quel archipel polynésien, lesquelles femmes font consister tout leur charme à détenir le plus grand nombre possible de durillons sur les parties du corps les moins indiquées pour cette fin.

Je ne crus point devoir accepter, pour ce que ce jeu n'en valait point la chandelle, et nous passâmes à un autre genre de sport.

Celle des affiches murales que préféra Cap, annonçait à Urbi, Orbi and C^o, que tout individu, titulaire d'une petite somme variant entre vingt-cinq centimes et un franc, pouvait s'offrir le spectacle d'un orang-outang, autrement dit, messieurs et dames, le véritable homme des bois, le seul (tel mon pédicure du début) ayant paru en France depuis les laps les plus reculés.

Une gravure complétait ce texte, une gravure figurant le buste du quadrumane, et autour de cette gravure, ainsi qu'une inscription de médaille, s'étaient ces mots, circulairement:

Je m'appelle Auguste: 10,000 francs à qui prouvera le contraire!

Dix mille francs à qui prouvera le contraire!

Le contraire de quoi? Que le monstre en question fût un véritable orang-outang, un authentique homme des bois, ou simplement qu'il s'appelât, de son vrai nom, Auguste?

Pour l'âme limpide de Cap, nul doute ne savait exister.

Il s'agissait de démontrer que ce singe ridicule ne s'appelait pas Auguste, de toucher les 500 louis et d'aller faire sauter la banque à Monte-Carlo!

Ah! mon Dieu, ça n'était pas bien compliqué!

Et Cap ne cessait de me répéter:

–Je ne sais pas, mais quelque chose me dit que cet orang ne s'appelle pas Auguste.

–Dam!

–Pourquoi *dam*? Ce sale gorille n'a pas une tête à s'appeler Auguste,

–Dam!

–Allais, si vous répétez encore une seule fois ce mot *dam*, je vous f... un coup d'aviron sur la g...!

Tout ce qu'on voudra sur la g..., hormis un aviron! Telle est ma devise.

Je n'insistai point et nous parlâmes d'autre chose.

Le soir même, Cap filait sur Antibes, regagnant son yacht, *le Roi des Madrépores*, et je demeurai une grande quinzaine sans le revoir.

Un matin, je fus réveillé par de grands éclats de voix dans mon antichambre: le clairon triomphal du Captain ébranlait mes parois.

–Ah! ah! proclamait Cap, je les ai, les preuves, je les tiens!

–Les preuves de quoi? m'étirai-je en ma couche.

–Je savais bien que ce sale chimpanzé ne s'appelait pas Auguste!

–Ah!

–Je viens de recevoir une dépêche de Bornéo, sa ville natale. Non seulement il ne s'appelle pas Auguste, mais encore il s'appelle Charles!

–Diable, c'est grave!... Et dites-moi, mon cher Cap, pensez-vous alors que Charles, l'orang de Nice, soit parent de Charles Laurent, de Paris?

–Dans votre conduite, mon cher Alphonse, le ridicule le dispute à l'odieux... J'ai reçu de notre consul à Bornéo toutes les pièces établissant, incontestablement, que le grand singe du Pont-Vieux s'appelle Charles. Vite, levez-vous et allons chez un avoué. À nous les 10,000 francs!

Mon notaire de Nice, M. Pineau, qui passe à juste titre pour l'un des plus éminents jurisconsultes des Alpes-Maritimes, nous donna l'adresse d'un excellent avoué, et notre papier-timbré fut rédigé en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire.

Mais, hélas! la petite fête foraine du Pont-Vieux était terminée.

Le faux Auguste, sa baraque, son barnum, tout déménagé à San-Remo, sur la terre d'Italie; et l'on n'ignore point que la loi italienne est formelle à cet égard: interdiction absolue de rechercher l'état civil de tout singe haut de 70 centimètres et plus.

VÉRITABLE RÉVOLUTION

DANS LA MOUSQUETERIE FRANÇAISE

À Nice, cet hiver, j'ai fait connaissance d'un ingénieur et téméraire lieutenant de chasseurs alpins qui s'appelait Élie Coïdal.

J'eus même l'occasion de parler de lui naguère au sujet de sa géniale bicyclette de montagne (dis-moi, lecteur, dis-moi, t'en souviens-tu?).

En se quittant, on s'était juré de s'écrire; c'est lui qui a tenu parole.

«Camp de Châlons, 19 avril.

»Mon cher Allais,

»Hélas! oui, mon pauvre vieux, cette lettre est datée du *Camp de Châlons!* Un port de mer dont tu ne peux pas te faire une idée, même approchante. Comme c'est loin, Nice et Monte-Carlo, et Beaulieu! (Te rappelles-tu notre déjeuner à Beaulieu et la fureur de la dame quand, le soir, tu lui racontas qu'on avait déjeuné vis-à-vis de la Grande Bleue? Elle la cherchait au Casino, cette Grande Bleue, pour lui crêper le chignon!)

»À parler sérieusement, je te dirai que je suis détaché jusqu'au 15 juillet à l'école de tir, ce qui ne comporte rien de spécialement récréatif.

»Loin des plaisirs mondains et frivoles, je me retrempe à l'étude des questions techniques susceptibles de rendre service à la France.

»Je ne me suis pas endormi sur les lauriers de ma bicyclette de montagne—j'ai travaillé le fusil et j'ai la prétention d'être arrivé à ce qu'on appelle *quelque chose*.

»Un article publié au commencement de ce mois dans les journaux, parlait louangeusement d'une nouvelle balle évidée de calibre cinq millimètres.

»Si la réduction du calibre produit des résultats si merveilleux, pourquoi ne pas arriver carrément au calibre de un millimètre?

»Un millimètre! vous récriez-vous. Une aiguille, alors?

»Parfaitement, une aiguille!

»Et comme toute aiguille qui se respecte a un chas⁴ et que tout chas est fait pour être enfilé, j'enfile dans le chas de mon aiguille un solide fil de 3 kilomètres de long, de telle sorte que mon aiguille traversant 15 ou 20 hommes, ces 15 ou 20 hommes se trouvent enfilés du même coup.

»Le chas de mon aiguille—j'oubliais ce détail—est placé au milieu (c'est le cas, d'ailleurs, de beaucoup de chas), de façon qu'après avoir traversé son dernier homme, l'aiguille se place d'elle-même en travers.

»Remarquez que le tireur conserve toujours le bon bout du fil.

»Et alors, en quelques secondes, les compagnies, les bataillons, les régiments ennemis se trouvent enfilés, ficelés, emballés, tout prêts à être envoyés vers des lieux de déportation.

»Le voilà bien, le fusil à aiguille, le voilà bien!

(*Suivent quelques détails personnels non destinés à la publicité et des formules de courtoise sympathie qui n'apprendraient rien au lecteur.*)

»Élie Coïdal.»

⁴ Beaucoup de personnes, dévorées par le Démon de l'Analogie, disent le *chas* d'une aiguille. Ces personnes ont tort: on doit écrire le *chas*. Bescherelle, que je viens de consulter pour illuminer ma religion, ajoute une notice rétrospective et suggestive éminemment: «*Se disait autrefois de la fente entre deux poutres. On dit maintenant TRAVÉE.*» *Travée...* j'aurai beaucoup de peine à me faire à ce mot-là.

Et dire que les Comités n'auront qu'un cri pour repousser l'idée, pourtant si simple et si définitive, de mon ami le lieutenant Élie Coïdal!

Et savez-vous pourquoi?

Tout simplement parce que le lieutenant Élie Coïdal n'est pas de l'artillerie.

Il est défendu, paraît-il, à un chasseur alpin d'avoir du génie.

Конец ознакомительного фрагмента.

Текст предоставлен ООО «ЛитРес».

Прочитайте эту книгу целиком, [купив полную легальную версию](#) на ЛитРес.

Безопасно оплатить книгу можно банковской картой Visa, MasterCard, Maestro, со счета мобильного телефона, с платежного терминала, в салоне МТС или Связной, через PayPal, WebMoney, Яндекс.Деньги, QIWI Кошелек, бонусными картами или другим удобным Вам способом.